

ÉVOLUTION ONIRIQUE D'UN DENI¹

Paul FUKS²

La mort ne frappe pas que les morts, les survivants sont aussi ses victimes, qui souvent envient le sort des disparus.

Leur vie à venir, les survivants la payent du prix d'un travail, le travail de deuil, qui s'effectue également sur la scène de l'imaginaire onirique.

Parfois ce travail de deuil se fait mal ou pas du tout. La redynamisation d'un travail de deuil figé dans le déni peut être rapide, mais dans cette cure-ci elle fut spectaculaire. Telle n'est pas, hélas, la règle...

À voir ce patient, l'on croirait voir un grand marin flamand, sauf qu'il n'est pas flamand mais basque, pas marin mais universitaire. Il a près de soixante ans, une allure athlétique et est tout à fait sympathique.

¹ Article, revu et augmenté, paru dans les *CAHIERS du G.I.R.E.P.*, (Groupe International du Rêve-Éveillé en Psychanalyse), n°41, printemps 2002, Paris.

² Psychanalyste, secrétaire général du G.I.R.E.P., membre du comité de rédaction de la revue *IMAGINAIRE & INCONSCIENT*, responsable des *CAHIERS du G.I.R.E.P.*

Auteur de :

- *Les rêves*, coll. " Les Essentiels ", MILAN, Toulouse, 1999.
Des informations, accessibles à tous, sur les rêves sous tous leurs aspects.
- *Picassiette. Le jardin d'assiettes*, Ides et Calendes, Neufchâtel, 1992.
*À Chartres, un parcours onirique, en mosaïques naïves, interprété pas à pas.
Biographie de l'artiste et analyse psychologique.
- Nombreux articles parus dans les *CAHIERS du G.I.R.E.P.* et dans *Imaginaire & Inconscient*.

S'il consulte c'est que, veuf depuis six ans, il est nuit après nuit harcelé par des rêves où sa femme lui apparaît et qui le laissent en proie, selon ses termes, à une " souffrance intense ". Sa santé commence à s'en ressentir et ses enfants, tous adultes, le pressent de se soigner.

On sait, je cite Marie-Frédérique Bacqué et son livre " *Le deuil à vivre* ", chez Odile Jacob, que le deuil est : «[...] un passage obligatoire, qui prend du temps. Ce temps est incompressible, mais il semble universel. Dans la plupart des cultures, il correspond en moyenne à une année... » Il s'agit donc chez ce patient d'un deuil pathologique par sa durée excessive. Les processus de désinvestissement de l'objet d'amour perdu n'ayant pas abouti et la persévérance de cet investissement – niant la réalité des choses – ne peuvent qu'engendrer troubles et souffrances, d'où le qualificatif de pathologique.

En fait, l'anamnèse révèle que les rêves pénibles sont bien antérieurs au veuvage. Son épouse, qui alliait une énergie peu commune à une santé physique précaire, avait très tôt été amenée à subir une série d'interventions chirurgicales. " J'ai, dit-il, vécu toute ma vie avec elle entre deux opérations ". Pendant celles-ci, cet homme avait fermement assumé la charge de sa famille aux nombreux enfants, soutenant le moral de chacun et ne laissant rien deviner de sa propre inquiétude. Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'est que les cauchemars qui bouleversaient alors ses nuits lui restituaient l'angoisse soigneusement tue durant le jour.

Du vivant de son épouse, et passée la cinquantaine, les rêves pénibles étaient plutôt irréguliers, mais, depuis le décès, ils étaient devenus fréquents, quasi quotidiens et pouvaient survenir plusieurs fois au cours d'une même nuit.

Ce qui malmène et choque le plus le patient dans ces rêves, c'est l'attitude de son épouse à son égard, totalement opposée à celle de la réalité. D'aimante, elle devient rejetante, fuyante, voire hostile, ce qu'il ne peut comprendre ni supporter. Aussi longtemps qu'au réveil, son épouse avait pu en rire avec lui, le rassurer par sa présence et la constance de son amour, les rêves avaient pu passer pour des bizarreries oniriques déplaisantes mais sans conséquence. Depuis qu'il demeure seul, le patient est sans recours face à une angoisse qui croît et s'emballe outre mesure.

Tout ce qui précède étant formulé lors du premier entretien, nous convenons de nous revoir quinze jours plus tard avec, si possible, les récits notés et datés des rêves faits entre-temps.

Deux semaines plus tard, le patient revient avec une série de récits de rêves qu'il s'applique à lire très minutieusement, sans les commenter ou presque, et sans que j'en dise quoi que ce soit. Les rêves sont si nombreux que la séance est absorbée par cette lecture. Voici in extenso les récits de ces rêves tels que je les ai reçus, accompagnés des commentaires du rêveur.

5-04³

Je suis au milieu d'une foule sur une sorte de terrain vague. De tout ce monde se dégage une impression de médiocrité, si ce n'est de misère. Je suis un médiocre au milieu des médiocres. Il ne se passe rien ou je ne m'en souviens pas.

Je me réveille. La même impression demeure pendant quelques instants, puis je me rendors et rêve ceci.

Je converse avec des gens qui m'entourent. J'évoque un projet de vacances. Geneviève⁴ nous rejoint et me demande si elle a bien entendu : " Alors, tu veux que nous allions...? " La phrase ne se termine pas. Une seule chose semble compter : Geneviève est là.

Je me réveille et aussitôt j'ai conscience de mon illusion, ce qui s'accompagne d'une douleur violente. Il faudra un certain temps pour qu'elle se dissipe et que je puisse me rendormir.

6-04

Je suis seul. Où ? Je ne sais pas. Geneviève me rejoint et me dit : "Je pars." Je comprends aussitôt qu'il ne s'agit pas que je l'accompagne. " Tu me quittes ? " Réponse : " Je ne sais pas. "

Je me réveille, prends conscience que j'ai rêvé, mais le rêve ne se dissipe pas. Je sais pourtant que Geneviève n'est plus de ce monde. C'est comme si deux souffrances s'additionnent : Geneviève me quitte, Geneviève ne sera jamais plus là.

7-04

Je suis dans une gare. Je cherche le quai où se trouve mon train pour rejoindre Geneviève. Je me trompe. Je trouve enfin le quai recherché, mais mon train est parti.

Après une longue interruption, je reprends mon travail. Mais je suis complètement déphasé. On ne sait plus quel poste me confier. Mon ancien bureau est occupé par un autre. Ne suis-je plus bon à rien ? Où trouver une voie qui me convienne ? Quid des enfants et de Geneviève ?

³ Les dates sont fictives, mais les écarts exacts.

⁴ Convenons de ce prénom pour l'épouse.

8-04

Dispute avec un chauffeur de taxi qui me dépose à une station fort éloignée du lieu demandé. Je refuse de le payer et je prends son numéro en lui annonçant que je vais porter plainte. Nous en venons aux mains. Il appelle un collègue pour lui venir en aide. Le combat est inégal, je prends la fuite.

Je me réveille.

11-04

Je suis dans la rue près de chez moi. Je cherche en vain un taxi. Aucun n'est libre. Le temps passe. Je dois faire une conférence quelque part dans le XV^e arrondissement. Il est maintenant certain que je n'y serai pas à l'heure voulue. Mon retard devient tel que je n'y serai plus attendu. Je suis paniqué.

Réveil.

Nous sommes quelques amis et moi attablés dans une brasserie pour prendre un pot. Un couple de vieux amis nous rejoignent. L'atmosphère est assez détendue. Soudain notre ami est pris de soubresauts. On dirait une crise d'épilepsie. Son épouse se précipite tout en nous disant de ne pas bouger : " Ce n'est pas grave ! ". Je ne peux m'empêcher de penser qu'il mourra quelques semaines plus tard.

Cet ami est d'ailleurs mort au printemps suivant.

12-04

Nous recevons des amis chez nous à la campagne. Nous sommes dans le grand pré qui prolonge le jardin. Je ne distingue pas bien qui se trouve là. J'ai une vague impression de foule. Une seule personne m'apparaît clairement : Geneviève qui va et qui vient, parle aux uns et aux autres, mais ne m'adresse pas la parole. J'ai mal.

Je me réveille, tout en gardant cette image qui me poursuit.

Elle a plus qu'un geste d'amitié vis-à-vis d'un ami. J'éprouve un sentiment de jalousie.

Ce type d'image est survenu dans plusieurs rêves.

13-04

Nous sommes chez nous à Paris avec certains de nos enfants. Geneviève m'annonce qu'elle a accepté une proposition de travail. Elle ne m'en avait jamais parlé. Je n'ose pas lui dire que j'en suis peiné. Je crois voir un défi dans son regard. J'ai très mal.

Je me réveille.

14-04

Présence de Geneviève entrevue plusieurs fois. Toujours la même souffrance : elle est là et ne sera jamais plus là.

17-04

Nous sommes Geneviève et moi dans un hôpital. Probablement Laennec. Elle a une hémorragie. Elle a déjà une grosse poche de sang qui s'est accumulée à la hauteur de l'abdomen. Je crains le pire. Je me réveille. Je suis moi-même sous anticoagulants.

Tels sont les rêves relatés lors de la première séance. On comprend, devant la masse du matériel onirique, que la fin du récit du dernier rêve a coïncidé avec la fin de la séance.

Voici les interprétations qui se sont dessinées à grands traits dans mon esprit alors que je notais les récits des rêves et qui se sont affinées lors de la rédaction de ce texte. Je ne les ai pas communiquées au patient ce jour-là.

5-04

Je suis au milieu d'une foule...

L'état dépressif, plus ou moins avoué, entraîne une dépréciation personnelle et généralisée.

Je parle à des gens qui m'entourent...

Dans ce contexte dépressif, le patient pense à partir en vacances. Ceci peut se comprendre soit comme une banalisation qui aurait valeur de déni du décès, soit – l'étymologie de *vacance* étant *vide* – comme une intention de mourir lui-même : il veut " faire le vide, vider les lieux ". Le déni est confirmé par l'apparition de l'épouse défunte. Le rêve attribue à celle-ci la perception de l'ambiguïté du propos "[...] elle me demande si elle a bien entendu [...]" et la phrase laissée en suspend "[...] alors, tu veux que nous allions... ? [...]", met le rêveur devant la responsabilité de lever l'incertitude.

Dans sa disposition d'esprit du moment, c'est le déni qui l'emporte : *une seule chose semble compter : Geneviève est là.*

5-04

Je suis seul. Où ? Je ne sais pas...

De nouveau le déni et ses oscillations : elle part – recul du déni et assaut de l'angoisse –, puis elle ne sait plus si elle part – raffermissement du déni et apaisement par retour de l'espoir.

7-04

Je suis dans une gare...

Le déni reflue sans disparaître : l'épouse est partie et le patient cherche à la rejoindre. Encore des oscillations : il trouve, il ne trouve pas, finalement ça cafouille, le déni faiblit...

Après une longue interruption...

Le déni reprend le dessus sur le mode de la banalisation : le patient a été souffrant et, après un long arrêt de travail, il a de graves soucis de réinsertion. C'est lui et lui seul qui a des problèmes de santé, ce n'est que cela. S'il peut encore s'inquiéter pour Geneviève, c'est qu'elle est toujours là et c'est bien le principal.

8-04

Dispute avec un chauffeur de taxi...

Même si rien de tel n'a été expressément formulé lors de l'entretien initial, le patient sent bien que l'analyste-chauffeur de taxi l'entraîne vers l'inacceptable, vers l'acceptation du réel et le renoncement au déni du décès de son épouse. Il se cabre, bien sûr ! Mais, cet analyste lui a été recommandé par une personne – *un collègue pour lui venir en aide* – qui a assez d'autorité à ses yeux pour qu'il renonce à poursuivre ce conflit.

11-04

Je suis dans la rue près de chez moi...

Finalement, le patient panique à l'idée de ne plus retrouver son analyste-chauffeur de taxi. Il sait qu'il a besoin d'aide ; il craint d'être atteint également dans ce qui lui reste, dans sa dimension sociale. Peut-il encore sortir de chez lui ? Sa place dans la société est-elle préservée, est-elle compromise ? A-t-il également perdu les gratifications que lui offrait la vie publique ?

Nous sommes quelques amis et moi...

Plus question de départ imprécis, c'est la mort même qui est désormais envisagée, mais toujours pas celle de sa femme : celle d'un ami ou la sienne.

Le déplacement sur les figures d'amis et l'inversion des positions lui permet enfin de nommer la mort. Notons que l'épouse qui s'écrit : "*Ce n'est pas grave !*" joue le rôle qui fut celui de son mari, le rêveur, lors des interventions subies par elle. La précipitation du propos dément le sang-froid apparent. Comme toujours, le rêve nous renseigne sur le rêveur lui-même, non sur les personnes figurées.

12-04

Nous recevons des amis...

Le déni est toujours en place, l'épouse circule parmi les amis ; cependant quelque chose du réel s'infiltré : elle ne lui adresse aucune parole.

Elle a plus qu'un geste d'amitié vis-à-vis d'un ami...

Rêve équivalent au précédent. Au pire, qu'elle parte avec un autre, plutôt qu'avec la mort.

13-04

Nous sommes chez nous à Paris...

Toujours le déni : l'épouse lui parle de nouveau, mais pour annoncer son départ. Du coup, il reste coi...

14-04

Présence de Geneviève entrevue plusieurs fois...

Persistance, oscillations et recul du déni, sans fioritures désormais.

17-04

Nous sommes Geneviève et moi dans un hôpital...

Amoindri, le déni est près de se dissoudre : l'état de l'épouse est alarmant, elle porte à l'abdomen une poche de sang comme une grossesse inversée annonciatrice de mort et la mort est enfin reconnue comme imminente. " *Je crains le pire* " dit-il. Le patient, jusqu'à présent, n'est jamais allé aussi loin. Mais le déni réapparaît dans le commentaire où le patient se focalise sur sa propre prise d'anticoagulants : il prend la maladie pour lui. Aussi longtemps qu'il le peut, plutôt lui qu'elle.

Telle fut l'interprétation non-communiquée de ces rêves.

Quinze jours plus tard, le 1-05, a lieu la troisième rencontre, où d'emblée le patient dit avoir " très peu rêvé ". Il a quand même le souvenir d'un rêve dont il n'a pas noté la date. Un peu déçu du peu, il le lit.

Nous sommes dans une église où il y a un office. Ce milieu nous déplaît. L'église est relativement laide et le milieu pas sympathique. Il ne l'est pas non plus pour ma femme. Je lui propose de partir. Elle refuse et effectivement, elle prend place et s'installe pour assister à l'office. Je lui fais signe que je pars. Je tourne encore un peu dans l'église, puis je pars. Ma femme reste.

Le patient précise que ce rêve n'est pas un cauchemar et que les rêves oubliés au cours de la quinzaine passée " n'étaient pas de ces rêves qui [le] réveillaient et [le] laissaient dans une souffrance intense ".

Puis, ses associations l'amènent à évoquer successivement le couple uni qu'il a formé avec son épouse, la femme exceptionnelle qu'elle a été, l'émerveillement que ce fut jusqu'à la fin, leurs divergences face à l'Église et l'évolution de celles-ci au cours des années, les longues conversations qu'ils ont toujours eues et celles que depuis le décès il entretient solitaire avec elle, sujets déjà abordés lors du premier entretien. Après un silence, je reviens au rêve de la semaine et lui propose l'interprétation suivante⁵ :

⁵ Je ne cherche pas à retrouver le style parlé qui fut le mien en tenant ces propos.

On observe dans ce rêve un renversement. Jusqu'à présent tous les rêves vous montraient menacé d'abandon, menace en contradiction avec l'abandon effectif réalisé par le décès. Dans ce dernier rêve : c'est vous qui quittez.

Le déni de la mort de votre épouse, observé de rêve en rêve, était dans la continuité de votre attitude – légitime – de dissimulation de votre angoisse lors des multiples épisodes chirurgicaux. Si cette attitude a été bénéfique pour l'ensemble de la famille, vous-même en avez payé le prix sous forme de cauchemars nocturnes qui vous donnaient à voir l'effroi dissimulé la veille. En raison de cette attitude devenue une habitude, le pli était pris et, après le décès, le déni toujours observé en début de deuil, a persisté de façon inhabituelle chez une personne par ailleurs équilibrée. Le déni vous faisait retrouver la souffrance familière des veilles d'opération. Et pourquoi cette fois-ci ne s'en sortirait-elle pas, une fois de plus ? Plutôt revivre la menace de l'absence que vivre l'absence elle-même. Plutôt réactualiser le tourment ancien qu'accepter un présent inacceptable. Plutôt moi qu'elle.

La répétition des rêves d'angoisse n'était pas une recherche de la souffrance pour elle-même, mais une tentative inconsciente de maintenir et renouveler la maîtrise de la négation, une façon de s'arc-bouter encore et encore sur le refus de l'insupportable. La bataille d'arrière-garde du déni a ainsi résisté à son nécessaire déclin.

Le déni est d'ailleurs décrit de façon elliptique par une phrase dite dans le rêve : *"Je tourne encore un peu dans l'église"*.

Or, après être venu ici deux fois, avoir loyalement parlé de votre vie et de votre douleur, avoir refait en treize rêves le long parcours du déni, voici que survient un nouveau rêve où cette fois-ci vous ne subissez pas, mais où vous acceptez enfin la séparation jusque-là refusée et que vous l'assumez volontairement. Alors seulement peut aboutir le travail de deuil resté en suspens et peut céder le symptôme par l'acceptation du réel, de la séparation physique, et de la seule compagnie désormais de l'objet interne. Le deuil est abouti et l'on voit s'opérer le détachement. Vous laissez votre femme dans ce milieu à la fois décevant et vénérable ; décevant, à l'image de l'humanité du premier rêve, et vénérable à vos yeux malgré tout, car si vous avez su mener une réflexion critique, vous êtes restés, l'un et l'autre, fidèles à votre engagement.

Après que le patient ait écouté attentivement et exprimé son intérêt, nous convenons de l'arrêt de nos entretiens, mais que si

un nouveau rêve bouleversant venait à le secouer nous le travaillerions ensemble dès que possible, " à chaud ".

Le patient n'ayant demandé que la simple levée de son symptôme, et non une cure, il n'y avait pas lieu de poursuivre les séances, quel qu'aurait été l'intérêt à continuer l'exploration.

En effet, ce qui se dégage de cette observation, c'est une pathologie actuelle ; mais les lacunes de l'anamnèse touchant à l'enfance et à la petite enfance du sujet autorisent l'hypothèse d'un éventuel soubassement ancien à ce déni. Une rivalité œdipienne déçue ? Un vécu d'abandon précoce, préœdipien ? Quelque chose de l'illusion de la toute-puissance du narcissisme primaire ? En fait, la rapidité de la résolution du symptôme, le recul et l'absence de rechute récuse ces hypothèses. Si, à présent, l'on envisage, le deuil impossible d'un couple fusionnel, cette hypothèse-ci est également récusee par les rêves qui ne révèlent pas cette qualité de relation, les figures des époux étant toujours tout à fait distinctes et différenciées l'une de l'autre. De plus, on n'a jamais vu une fusion se dissoudre aussi vite.

Évidemment, il ne faut pas oublier la possibilité devant un dénouement aussi rapide d'une fuite dans la guérison...

À la faveur de quelques séances de plus, il eut été intéressant, bien sûr, de pouvoir vérifier ces hypothèses et éventuellement d'accompagner un réinvestissement vital, mais il fallait respecter le contrat.

Un an après ces séances, le patient m'informe que : " Le mieux se maintient nettement. "

Ayant parcouru la clinique de cette cure, exceptionnelle par sa brièveté – si brève d'ailleurs que j'ai scrupule à la nommer *cure* – plusieurs remarques s'imposent⁶.

Complément à l'interprétation

Rédigeant ce texte, je comprends mieux le sens de la fin du rêve, et pourquoi le rêveur laisse sa femme précisément dans une église, et pas dans la rue, ni chez elle. Dans l'interprétation proposée au patient et qui avait trouvé son assentiment, j'étais resté captif des associations du patient sur l'Église actuelle et les

⁶ Je n'essaye pas de faire passer le message selon lequel je serais spécialiste des cures spectaculairement brèves et efficaces. Chez moi les cures sont, comme chez tous, hélas toujours trop longues et j'ai aussi mon lot d'échecs. Mais, pourvu qu'on les manie avec prudence, les cures exceptionnelles ont le mérite de mettre en relief certaines caractéristiques de valeur générale.

débats suscités par celle-ci dans son couple. Mon interprétation était restée fixée au plan de l'objet (celui où le rêveur ne voit dans chaque personnage de son rêve que la personne extérieure représentée). Selon la logique inhérente à cette interprétation, le patient aurait dû quitter l'Église, ce qui n'a absolument pas été le cas. Or, dans ce rêve, il ne quitte qu'une église – sans majuscule –, et je comprends qu'il faut voir dans cette église non pas le rappel d'une confession commune et d'un grand débat du siècle, mais un symbole et le cadre d'une figuration.

Le symbole est celui de la Mère, moins l'Église, mère des fidèles, que – par déplacement – la Terre-Mère où sont enterrés les morts et à laquelle le rêveur confie son épouse.

Le cadre de la figuration est celui de la terrible castration qu'est l'irruption dans sa vie de l'irréremédiable. Il va de soi que l'épouse dont il est ici question n'est surtout pas l'épouse décédée elle-même. Il s'agit de *l'image* de l'épouse dont était porteur le rêveur et qu'il avait trop longtemps persisté, lui, à investir d'une qualité d'objectivité et d'altérité. On voit bien tout le champ psychique ouvert par l'interprétation au plan du sujet (celui pour lequel tous les éléments du rêve, personnes, choses et espace, sont les figurations des différentes facettes du psychisme du rêveur).

Intérêt du travail sur les rêves

On se rend compte par la littérature analytique que, dans bien des cures, les rêves sont assez médiocrement pris en considération – ce qui d'ailleurs n'empêche pas ces cures d'obtenir des résultats. Alors, quel l'intérêt y a-t-il à scruter les rêves ? Je répondrai ceci : l'intérêt est celui qu'il y a à regarder par un hublot pour voir ce qui se passe derrière. En l'occurrence, pour savoir ce qui se passe dans l'inconscient du rêveur, pour connaître de la situation psychique de l'analysant autre chose que ce qu'en veut bien dire son seul conscient. En un mot, les rêves sont un précieux indicateur de situation psychique et un marqueur d'évolution.

Cette évolution, qui est la visée de la cure, est certes l'aboutissement du long travail verbal effectué au cours de la succession des séances ; néanmoins, on constate que le changement qualitatif dans un rêve précède toujours le changement qualitatif dans la vie diurne du rêveur.

Cette préséance de l'image intérieure par rapport au changement tangible est l'effet d'une maturation qui donne son fruit en son temps.

Dès qu'advient dans l'espace psychique l'image intérieure manquante à la perception complète du réel et que cette image est prise en compte par un Moi conscient suffisamment solide,

l'équilibre psychique, tôt ou tard, se rétablit. Quand survient la nouveauté dans le rêve, l'analyste sait que le changement réel est proche, s'il n'est pas contemporain de cette survenue. Inversement, un patient peut bien raconter les choses les plus épatantes sur lui-même, si les images des rêves n'ont pas bougé, si elles contredisent les propos, l'analyste sait qu'il doit s'armer de patience.

L'apparition d'une nouvelle qualité d'images oniriques précède donc toujours la nouvelle qualité comportementale du sujet. Dès lors, point n'est besoin d'efforts à l'arraché, de volonté, de lutte, d'exploits pour instaurer la nouvelle manière d'être si longtemps désirée ; au contraire les choses se font dans l'aisance de l'évidence, elles s'imposent d'elles-mêmes. Tout à coup, on s'entend dire ce *non* ou ce *je t'aime*, dont on se sentait incapable. Et parfois, la prise de conscience de la nouveauté est une surprise rétrospective : tel patient se rend compte que la veille il a eu tout naturellement une conversation amicale avec son père, avec lequel il n'avait jamais eu d'échange véritable. Mais dans tous ces cas, quelque temps avant le changement, quelque chose du même ordre s'était déjà mis en place et représenté dans un rêve, mémorisé ou pas.

Le meilleur critère d'évolution donc est la concordance entre les images nocturnes d'une part et, d'autre part, la conscience et les paroles diurnes. Notre patient avait tout à fait admis verbalement la mort de son épouse ; sans le savoir, il la niait dans l'intimité de son inconscient et sa souffrance découlait de ce divorce. L'adéquation ayant été rétablie, le symptôme s'est effacé.

" Le fait de savoir n'entraîne pas nécessairement le changement attendu " écrit Daniel Widlöcher dans *Deuil fini et deuil sans fin*.

En d'autres termes, le réel ne peut être assumé sans qu'existe sa représentation intérieure révélée par les rêves.

Il s'agit là d'un tout autre phénomène que la convocation volontariste d'images pratiquées au cours de certaines thérapies faisant appel à la visualisation. Cet activisme ne peut aboutir qu'à des résultats douteux et fragiles, car sans rapports avec une évolution sous-jacente et concomitante de l'inconscient.

Le plus souvent les images porteuses de conscience nouvelle se profilent peu à peu, de rêve en rêve, non sans recul ni oscillation. Mais il arrive parfois que l'évolution se fasse de façon soudaine à la faveur d'une sorte de virage à 180 degrés : c'est ce que C.-G. Jung appelle le rêve *énantiométrique*. L'énantiométrie est ce moment au cours duquel un processus inverse ses potentialités : l'ascète devient un débauché, le débauché un saint. L'exemple historique classique en est Paul de Tarse qui d'adversaire devint soudain défenseur et propagateur du christianisme. Ce phénomène s'observe parfois dans des rêves

qui peuvent marquer spectaculairement l'évolution de la cure. Le dernier rêve de la série présentée ici est de ce type.

Il va de soi que ce qui vient d'être dit à propos des rêves nocturnes peut également s'observer tout aussi bien dans des dessins d'enfant en thérapie, que dans des rêves-éveillés faits au cours d'une cure de psychanalyse.

Ainsi dans cette cure, l'ensemble des treize rêves relatés à la suite et du rêve résolutif, apparaît comme une série présentant une unité thématique et fonctionnelle. Ou, si l'on préfère, comme une coulée onirique continue orientée par l'accomplissement du travail de deuil.

Ou encore, comme un grand rêve unique, suspendu par les réveils matinaux.

Pour conclure

C'est à partir d'un rêve énantiodromique que la redynamisation du travail de deuil figé s'est déclenchée. La vision de la séparation paisible dans l'église a permis d'accepter l'inacceptable. L'image de l'aimée a changé de statut et de fonction : de représentation servant à des manipulations magiques du réel – forcément décevantes et persécutrices –, elle est devenue figure de bon objet interne, c'est-à-dire partenaire sereine, compagne vivifiante de tous les instants.

Mais cette énantiodromie a elle-même été préparée par la mise en images répétée du déni, répétition ayant comme effet d'épuiser le déni jusqu'à l'amener à sa dissolution.

Tel a été, pour ce patient, l'aboutissement de son travail de deuil ici relaté dans sa sobriété d'épure où seul fut opérant le caractère dynamogène de l'image, image ici onirique, dont parle G. Bachelard dans *La poétique de l'espace*⁷ : « [L'image] ouvre sur l'avenir ».

⁷ BACHELARD G., *La poétique de l'espace*, P.U.F., Paris, 1957.

Mots clés :

Deuil – Travail de deuil – Rêves – Mort – Énantiodromie